L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux: rue de Chartres No 323. — NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 3 FEVRIER 1895. — Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 3 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

M. Cleveland et la Prime de 1894.

Nous avons, cette fois, d'assez bonnes nouvelles de Washington, relativement à la prime. La délégation d'hommes d'affaires dont nous avons donné la composition, il y a quelques jours, et qui était arrivée dans la capitale de l'Union avant que le gouverneur Foster en partît, vient d'être reçue par le Président. C'est M. Hayden, de la banque Whitney, chef de la délégation, qui a pris la parole et a exposé devant M. Cleveland la desolante situation des affaires à la Nouvelle-Orléans.

Nous n'avons jamais douté de la rectitude des vues du chef de l'Etat sur ce malheureux sujet, ni de ses excellentes intentions à l'égard de nos planteurs, indignement spoliés. Il avait déjà, à plusieurs reprises, déclaré que, selon lui, les réclamations de nos planteurs, au sujet de la prime pour l'année 1894, était parfaitement fondées, que leurs droits étaient incontestables; que l'on devait, par conséquent, leur payer au moins la moitié de la prime, ou bien voter un montant qui, ajouté au droit d'entrée de 1 cent la livre qui les protège encore si peu que ce soit, équivalût au montant que leur accordait la loi McKinley. Il n'a pas hésité à reproduire les mêmes idées à déclarer qu'il était du devoir du Congrès de faire droit à leurs demandes. Comment des hommes d'Etat qui sont les gardiens de l'honneur national, ont-ils pu violer ainsi la loi jurée, méconnaître une dette bien reconnue et déchirer un contrat solennellement signé?

Que, dans un moment d'oubli ou de mauvaise humeur, nos législateurs aient commis une faute; passe; mais qu'ils s'obstinent à ne pas la reconnaître et se refusent à la réparer, quand on le leur demande de tous les côtés, c'est ce que nous ne pouvons concevoir.

Dépression générale.

Le rapport du Secrétaire de l'Agriculture pour l'année qui vient de se clore, nous donne, sur la situation des producteurs du sol, des détails véritablement alarmants. Ce n'est pas seulement l'industrie sucrière et l'industrie cotonnière qui sont en souffrance—ce que nous savons depuis longtemps et ce dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs—mais l'industrie agricole tout entière. Ce rapport signale des pertes énormes dans la culture du blé, du maïs, des foins, des avoines, du seigle, du sarrazin. Le déficit s'élève à plus de 10 pour cent depuis 1890, et à plus de 11 pour cent durant les quatorze années qui viennent de s'écouler.

Ainsi, des cultures qui avaient rapporté, en 1880, $2,118,500,000 et $2,104,600,000, en 1890, n'ont plus donné, en 1894, qu'un profit de $1,881,500,000—ce qui fait un déficit net de $237,000,000.

Notons que toutes ces cultures ont augmenté dans des proportions considérables, et que les procédés et les méthodes se sont beaucoup améliorés.

Nous entendons nos économistes répéter, à tout instant et sur tous les tons, à nos fermiers et à nos planteurs de varier leurs cultures, de faire moins de coton, par exemple, parce qu'il y a sous ce rapport, excès de production. "A quoi bon, peuvent répondre ces derniers, puisqu'il y a une égale dépréciation dans les produits que vous nous recommandez? Au fond, nous ne faisons guère plus de pertes avec notre culture industrielle, si exclusive qu'elle soit, que nous n'en éprouverions avec les cultures variées dont vous nous vantez tant les avantages."

Il semble qu'il n'y ait rien à répondre à cette objection. C'est une erreur. Il est possible que le blé, le maïs, les avoines, le foin ne rapportent guère plus, rapportent même un peu moins que le coton; mais ils servent à alimenter le personnel, le bétail, les animaux de trait de la ferme; ils procurent au planteur l'indépendance; ils lui permettent de faire de grandes économies. A tous ces titres, ce sont des cultures précieuses.

Il reste, pourtant, un problème bien grave à résoudre. Quelles sont les causes réelles de l'étrange dépression qui, depuis quelques années, se manifeste sur tous les marchés du monde, et sur tous les articles de consommation, même sur ceux qui, par leur nature spéciale, devraient plus que tous les autres, échapper aux fluctuations du commerce et aux entreprises de la spéculation? Où est le mal? Se trouve-t-il dans la disproportion entre la production et la consommation, ou dans la mauvaise distribution des produits parmi les masses consommatrices? Les accaparements des monopoleurs sont certainement un facteur dans la crise qui traverse le monde économique; mais ils ne suffisent pas à l'expliquer.

L'Ex-chancelier.

Toute l'Allemagne a en ce moment les yeux fixés sur M. de Bismarck. Dans ce pays qui a la moelle essentiellement hiérarchique, les amabilités impériales, la visite du chancelier en exercice et les gracieusetés faites au comte Herbert ont produit un effet énorme. Le vieil homme d'Etat est certain d'avoir cette année un anniversaire, comme il n'en pas eu au plus beau temps de sa toute-puissance. Cette fois c'est l'Allemagne tout entière, officielle, bourgeoise et populaire, qui lui enverra un salut respectueux. On croit que le comte Herbert, dont le banc au Reichstag est devenu une sorte de pèlerinage national, sera pourvu d'une ambassade ou d'un ministère. Une autre question essentiellement allemande, qui vient de recevoir une solution, c'est celle de l'inscription à mettre sur le palais du Reichstag. L'empereur ayant fait démentir par le *Reichsanzeiger* la part qu'il aurait eue dans l'élimination du lemme qui avait figuré au projet—*Au Peuple allemand*—il a été décidé, dit la *Liberté*, que l'on prendrait une formule mixte, et on a choisi celle-ci, qui reste dans le vague: *Dem Deutchen Reiche*, c'est-à-dire "Au Pays-allemand."

Les suites d'une première faute.

C'est véritablement une terrible chose qu'une première faute commise, en matière de finances, et quand il s'agit d'assurer à un Etat les revenus dont il a besoin. C'est surtout quand il s'opère un changement dans le personnel gouvernemental, et qu'une école économique remplace au pouvoir une autre école économique, que les suites d'une première maladresse prennent des proportions désastreuses. Le parti qui l'emporte, n'osant pas hasarder la popularité dont il jouit, en revenant sur une faute qui a privé le trésor d'une de ses principales ressources, cherche de droite et de gauche, à tout hasard, quelque moyen de couvrir le déficit qui s'est produit dans la caisse publique, et, les trois-quarts du temps, il empire la situation, au lieu de la sauver.

C'est exactement ce qui se passe au Congrès, depuis l'intrusion du tarif McKinley. On n'a rien épargné pour rendre odieuse aux yeux des populations l'industrie sucrière. De temps immémorial, elle avait fourni à l'Etat le plus clair de ses revenus; on en a fait une lourde charge pour le Trésor. Comment revenir sur une pareille faute? Comment oser rétablir des droits que l'on a discrédités, conspués, sans provoquer les criailleries de ses adversaires, sans soulever les mécontentements des contribuables qui se croyaient à jamais libérés de cet impôt? Les masses n'entendent rien aux finesses des financiers; elles se laissent volontiers prendre à leurs paradoxes; elles ne prévoient pas les suites d'un dégrèvement maladroit; elles ne se demandent pas, si un vide se produisant aujourd'hui, à droite, il ne faudra pas, demain, chercher, à gauche, un moyen de le combler; si l'abolition d'un droit quelconque, facile à acquitter, ne nécessitera pas la création de quatre ou cinq autres beaucoup plus tracassiers, beaucoup plus désagréables.

C'est ce qui arrive, en effet. Nos financiers sont obligés d'avoir recours à de nouveaux impôts, à la taxe sur le revenu, par exemple, sans trop savoir ce qu'elle rapportera.

Le premier jour on croyait en tirer une cinquantaine de millions; il est à peu près sûr, maintenant, qu'elle ne rapportera pas la moitié de cette somme, et qu'il faut plusieurs années d'épreuves pour qu'elle devienne une ressource sérieuse pour le trésor.

En attendant, il faut recourir à des emprunts, à des émissions de bons, afin de pouvoir se procurer l'argent nécessaire pour faire face aux dépenses courantes.

Telle est la situation pleine de troubles, d'embarras dans laquelle les maladresses et les faux calculs de M. McKinley ont jeté les finances de l'Etat. L'Union s'en tirera aisément, sans aucun doute; mais il eut été si facile de lui épargner tous ces tracas, en laissant les choses dans l'état où elles étaient et auquel il faudra peut-être bientôt revenir.

—M. Charles Boudousquié est parti pour Cincinnati mercredi dernier, dans l'intérêt de la compagnie "F. Laudumiey & Co., Limited," dont il est le secrétaire.

LE MOUCHOIR.

On connait mal, généralement, le rôle important que joue le mouchoir au moment des fêtes du Jour de l'An, parmi les fidèles de l'Eglise grecque.

En effet, le mouchoir remplace, dans tout l'Orient orthodoxe, la traditionnelle pantoufle que nos enfants confient à la cheminée la veille de Noël. En Bulgarie, par exemple, au moment du Jour de l'An, chaque maîtresse de maison en achète un certain nombre et les remplit de cadeaux qui sont destinés aux membres de leur famille ou aux pauvres.—Les enfants reçoivent des mouchoirs remplis de jouets et de bonbons.—Les mouchoirs offerts aux domestiques sont remplis de fruits et de pièces d'argent.—Quant à ceux des pauvres, ils contiennent des aliments et de l'argent.

L'usage veut que les enfants, au moment de venir chercher leurs cadeaux se présentent devant leurs parents avec une verge et qu'ils leur donnent de légers coups, en souvenir, sans doute, des nombreux coups de bâton dont ils ont été gratifiés dans le courant de l'année.

Cette petite cérémonie accomplie, les enfants reçoivent leurs mouchoirs remplis, et prennent congé de leurs parents en leur baisant la main. Aux pauvres les mouchoirs et leur contenu sont offerts par la maîtresse de la maison, mais sans qu'elle reçoive, en échange, de coups de verges!

ATTENTION DELICATE.

Une attention délicate de la part de la jeune impératrice de Russie envers l'impératrice-mère.

Le calendrier impérial russe pour 1895 place les membres de la maison impériale dans l'ordre suivant: le tsar, l'impératrice-mère et la jeune impératrice.

D'abord l'on crut qu'il s'agissait d'une faute d'impression, mais on sait aujourd'hui que cet ordre a été suivi sur le désir formel de la jeune impératrice, avec le consentement du tsar.

En parlant du jeune couple impérial, on peut ajouter que Nicholas II est un amateur passionné de musique. Il joue de maîtresse façon du piano et du violon, et la jeune impératrice partage ses goûts artistiques.

LES DESSINS DE GUILLAUME.

La bibliothèque au Reichstag vient de s'enrichir d'un nombre assez considérable de dessins exécutés récemment par l'empereur lui-même.

Ces dessins représentent des navires de guerre modernes, tels qu'en possèdent le Japon, les Etats Unis de l'Amérique du Nord et la France.

Sur chaque grande feuille sont représentés un certain nombre de ces vaisseaux de guerre, et il y a plusieurs feuilles pour la marine de chaque puissance; elles sont pourvues chacune de l'inscription faite au crayon rouge: *Pour la bibliothèque du Reichstag.*

SOCIALISME.

I

Monsieur l'Editeur,

Tout dernièrement, au commencement de cette année pleine de mystère et d'inconnu, l'un de vos contributeurs, le plus remarquable et le plus précieux de tous, le premier parmi ceux qui écrivent la langue française en Louisiane et lui font honneur, Constant Beauvais, publiait dans votre estimable journal, sous le titre de *Nivelisme*, l'un de ces articles courageusement pensés où l'on trouve à la fois l'esprit du penseur, qui regarde l'homme en face, le chœur du chrétien qui ne comprend pas que l'humanité souffre et qui se révolte aux injustices sociales de notre orgueilleuse civilisation, et le style devenant de plus en plus rare du grand écrivain qui donne à son langage toute l'élévation de ses idées et toute la noblesse de ses sentiments.

Ceux qui ont lu *Nivelisme* et qui connaissent l'écrivain,—l'écrivain incontestablement supérieur à nous tous, répétons-nous—savent que nous n'exagérons pas et que nous ne flattons point. Mais la justice est la justice, même quand elle déplait aux jaloux, et si la population de langue française avait un reproche à faire à Constant Beauvais, ce serait celui d'être trop avare de ses écrits et de ne point parler plus souvent à une population qui serait reconnaissante. Au nom des idées et des principes, au nom de la vérité et du bien à faire, au nom d'une langue très belle, très brave et très généreuse, qui fut jadis la langue de la Louisiane, qui y compte encore de nombreux amis, qui est toujours la langue de la France vivante et d'une très haute civilisation, Constant Beauvais n'a pas précisément le droit d'être longuement silencieux. Noblesse oblige. Au Canada, cette terre américaine où la France vit encore, est-ce que Fréchette est silencieux et muet? Faisons tous notre devoir dans la mesure de nos moyens et de notre intelligence, dût l'ingratitude être notre récompense.

Mais ce que nous admirons surtout dans Constant Beauvais, c'est le courage de la vérité et cette admirable honnêteté et fermeté de conscience qui ne connait ni le mensonge ni la peur. Sa pensée, toujours sincère, ne cesse jamais d'être fière et libre, c'est-à-dire honorable, et les adversaires, s'il en est, ne peuvent avoir que du respect pour l'écrivain qui a tout le souci du vrai et du juste. Différer est un des droits de la pensée humaine.

Mais pouvons nous différer beaucoup quand nous lisons les conclusions suivantes de *Nivelisme*?

Les voici dans toute leur énergie sociale:

"La bonté de l'homme ne fait-elle pas croire à celle de Dieu? "Les pauvres nous viennent de la part de Jupiter," disaient les grands païens. Monde chrétien, les pauvres ne te viennent-ils pas de la part de ce Christ dont tu as fait ton Dieu, et dont cependant tu déformes à plaisir les enseignements, avec la pleine conscience que c'est l'interprétation et non la parole qui est tout; qui perd ou qui sauve, qui vivifie ou tue, qui élève ou avilit? En refusant secours à la chair souffrante, ne sais-tu pas que tu retires à l'âme sa sérénité, sa foi au bien?—Nous ajoutons, nous sa morale.—Emprisonnée dans un corps affamé et désespéré, l'âme qui voit sa prière stérile ainsi qu'une semence sans germe qu'emporte le vent, l'âme traquée, en délire, devient bête fauve; et tout au fond de la plus pure, dans ces régions de ténèbres où s'agitent des larves informes, hideuses et encore inconnues, écloront bientôt les vengeances et les blasphèmes assez puissants pour faire éclater les mondes."

Hélas! qui sait?

Le christianisme, dans lequel le monde moderne croit être et n'est pas, fut certainement la grande doctrine de l'espérance. Quand nous voyons qu'il proclama un Dieu unique, père commun, bon et juste, et qu'il fit de tous les hommes des frères, des égaux devant lui, des membres d'une même famille humaine et sacrée, sans autre privilège qu'une responsabilité plus haute pour les plus intelligents et les plus forts nous ne pouvons qu'admirer et être chrétiens. Aucune philosophie sublime ne peut aller au-delà et monter plus haut dans la justice, et si le paganisme croula, avec ses dieux et son esclavage, ne laissant derrière lui que la philosophie des bons, il ne faut pas s'en étonner. Sont-ce les esclaves, les misérables, les pauvres, les affligés, les souffrants du corps et de l'âme, qui pouvaient repousser la Bonne *Nouvelle*, la parole de vie et la doctrine du salut? L'Evangile fut une immense lumière, et nulle autre révélation morale et sociale ne lui est comparable. L'humanité n'ira pas plus loin. Faudrait-il également s'étonner qu'il y eût des martyrs? Dans toute société de droit légal et de civilisation relative, avec les pouvoirs établis et consacrés, s'il en est qui veulent la délivrance et la vie, il en est d'autres, maîtres par le temps et l'injustice, qui se refusent à la vérité et qui trouvent profitable le maintien de l'erreur. Les révélations, qui sont des révolutions sanglantes même avec les pacifiques, comme avec les martyrs chrétiens, épouvantent les maîtres sans titre et les privilégiés de l'erreur et de l'usurpation. Le riche temple d'Ephèse, où la déesse païenne était le mensonge dans l'opulence de toutes les offrandes religieuses du vieux monde, ne devait point accueillir avec bienveillance la petite église de la Société nouvelle,—église simple, modeste, pieuse, vertueuse, morale, juste, fraternelle, où tous les membres étaient égaux, où l'on priait en commun, où l'on s'aimait comme étant de la même famille, où Dieu était le Père par la révélation de Jésus, le meilleur de ses fils et son Fils. Car cette petite église de la communauté chrétienne des frères devait renverser le puissant temple du paganisme. L'iniquité et le mensonge sont-ils jamais puissants, et de combien de siècles est leur règne? Mais comme le christianisme fut admirable à son berceau, avec la simplicité de son église et l'héroïsme de ses martyrs!

Il est bien vrai que le rêve chrétien et divin de l'amour de la fraternité, de la communauté humaine, à la fois si sublime et si touchant aux premières heures de l'église apostolique, avec Paul et les autres, ne s'est pas encore réalisé dans toute sa beauté et dans toute sa grandeur, et les passions et les imperfections humaines n'en permettront peut être jamais la réalisation complète. Entre l'idéal et le réel il y a tout l'abîme des temps, et si l'humanité a les ailes de l'esprit, audacieuses et courageuses, elle a aussi les pieds du corps, lourds et vaincus. Quoi qu'il en soit, le christianisme, croyant et espérant par nature, difficile à vaincre dans ses aspirations et ses promesses, a pu longtemps, à travers bien des épreuves et bien des efforts, dans les diverses transformations sociales qui font l'histoire des hommes et des peuples, conduire et éclairer l'humanité dans une voie où la justice attendue n'a jamais cessé d'être visible et désirable. Cette humanité, plus ou moins chrétienne, interprétant plus ou moins bien la parole de l'esprit, se combattant même dans ses sentiments et ses intérêts, n'a pas marché vers l'ombre. Est-elle redevenue païenne, même à ses mauvaises heures, et, regrettons-nous les temps, les dieux, les mœurs et les lois de la Rome ancienne? Mais s'il est sorti du christianisme de l'espérance une vertu qui fut longtemps la vertu de la souffrance et de l'épreuve, la vertu de l'héroïsme vaincu ou croyant ailleurs, plus haut que la terre, dans un autre monde de vérité, d'égalité et de fraternité, c'est assurément la *résignation*. Et comme elle fut honorée! En effet, elle est belle et puissante, précieuse aussi. Les heureux et les privilégiés l'admirent. Elle vous permet de porter sans mourir le lourd fardeau des misères humaines et des iniquités sociales. Elle vous rend humbles et dociles. Elle vous soumet à votre sort ou à ce que vous croyez être votre sort. Des haillons de votre pauvreté ou de votre gueuserie, au milieu d'une société ou d'une civilisation où l'inégalité a ses côtés opulents et cruels, elle ne fait point le drapeau de la colère et de la révolte. Vous n'enviez pas, vous ne désirez point, et le blasphème ne souille pas vos lèvres de résignés. Vous souffrez parceque vous devez souffrir. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, et les riches ne seront jamais trop riches. La souffrance, du reste, est d'un prix inestimable aux yeux de Dieu, et si les pauvres sont nécessaires dans notre société, même avec un superflu dans la production et par le travail des hommes, il vaut mieux que les pauvres soient les autres que nous-mêmes. Au demeurant la vie est courte! Et si cette doctrine des inégalités et des misères nécessaires vous paraissait injuste ou peu généreuse, on répondrait au besoin par le palliatif de la charité, et il serait bien facile de prouver que les puissants et les privilégiés de ce monde ne sont pas toujours les plus heureux, ni même les plus vertueux. Emportent-ils leurs actions de chemins de fer au ciel?

En vérité, la résignation est une vertu chrétienne.

Mais si la foi s'en va, si la croyance disparaît, si l'injustice est trop criante, si la souffrance est trop violente, si l'âme est frappée aussi bien que le corps, si la famille elle-même, cette responsabilité sacrée devant Dieu, passe par la redoutable épreuve de la faim et de la malédiction, que devient la patience et que devient la résignation? La résignation est-elle un saint social?

Les résignés de la misère, de la pauvreté, de la souffrance, de la douleur, de l'inégalité plus ou moins méritée, de la classe plus ou moins infranchissable, de l'institution plus impitoyable que chrétienne, du travail qui ne fait pas vivre le travailleur, de l'opprimé qu'oppriment souvent les moins dignes, de la victime à qui se refuse la charité, du père qui lutte, qui combat, qui veut être héroïque dans le devoir et le sacrifice, mais qui a cruellement faim dans l'estomac de ses enfants, sont bien rares par nos temps où la science et les tentations, sinon les droits eux-mêmes, justifient les plus misérables dans leurs aspirations naturelles vers le bien-être et le bonheur. Ils sont rares comme les saints. S'ils sont des pécheurs ou des coupables, ils veulent se réhabiliter autrement. La foi d'aujourd'hui n'est plus la foi d'hier, et la résignation, vertu éminemment chrétienne avant certaine émancipation de l'esprit humain, alors que la puissance ou la force de souffrir était plus grande sans doute, peut être parce que l'espérance avait un caractère plus religieux dans le peuple et que la révolte n'avait point remporté certains triomphes, est aujourd'hui considérée par beaucoup, sinon par tous, comme la vertu des lâches. L'on s'est dit tout au moins que la résignation était insuffisante. Que donnait-elle et que produisait-elle? Quels sont ceux, dans une société sans vrai christianisme du reste, qu'elle favorisait comme les élus et les meilleurs? Et si la révolution, au nom des droits qui se trouvent dans l'Evangile et dans le cœur de l'homme, accomplissait un bien, causait une délivrance, élevait l'humanité dans la vérité et dans la justice, c'est-à-dire dans la morale et dans la responsabilité, la révolution était-elle donc un si grand mal, et fallait-il donc, parce qu'elle supprimait des erreurs, des mensonges, des abus et des esclavages d'une longue et criminelle habitude, la condamner comme abominable et la maudire comme un crime de lèse-divinité? Les affranchis de la Révolution française, par exemple, ont-ils donc à regretter le passé du servage et des fourches patibulaires? Les sombres et épaisses murailles du château féodal, ruines sinistres encore à cette heure, doivent-elles leur inspirer une vénération rétrospective? La féodalité du moyen âge était-elle donc sacrée et devait-elle rester éternelle?

Et la féodalité financière d'aujourd'hui, de notre société si vantée, de notre civilisation si pompeuse et si orgueilleuse dans l'entassement de ses grandes villes, dans le développement de ses industries, dans l'extension de son commerce, dans la multiplication de ses machines, de ses vapeurs, de ses chemins de fer, de ses appareils scientifiques, de ses moyens de production, de destruction et de mort?

Ah! s'il faut s'incliner devant elle, car elle dit un progrès, un mieux, une justice en voie d'accomplissement, un sort meilleur pour tous dans l'avenir, une promesse qui se réalisera pour l'humanité misérable encore pour beaucoup des siens, il ne faut pas s'incliner en tout respect et en toute vénération. Car cette société, avec son organisation actuelle, avec sa justice insuffisante et sa rétribution souvent fausse, est encore bien imparfaite, sinon un leurre. Elle travaille sans doute, et même beaucoup, hativement, ardemment, fièvreusement, avec toute l'énergie et toute la passion de ses besoins multipliés et de ses jouissances exaspérées ou restreintes. Son travail, de nuit comme de jour, avec ses maîtres, ses patrons, ses apprentis, ses manœuvres, ses esclaves et ses victimes, est un travail dévorant. Il bouleverse le globe et change la nature. Il écartèle les montagnes et marie les mers aux océans. Il pénètre, sombre mineur, jusqu'aux entrailles de la terre. Il viole, savant audacieux, la virginité du ciel. Il ne tremble devant aucun mystère et ne recule devant rien. Dieu ne l'épouvante pas, et si Dieu le gêne, il l'écarte. Dieu lui-même devient vieux, et son pouvoir de création, avec la légende biblique, s'affirme par un doute. Où l'homme, Prométhée de la révolte, Titan de l'audace sans bornes, violateur désespéré de toutes choses, s'arrêtera-t-il dans ses blasphèmes, dans ses profanations et dans son travail surhumain? Comme il est loin, dans l'emportement de ses recherches et de ses passions, dans ses besoins de science et de jouissance, dans son ardeur de mouvement, de vie et de possession, comme il est loin, disons-nous, de la gracieuse idylle de l'Eden où l'homme, affirme-t-on, sommeillait heureux et nu, près de Dieu ou avec Dieu, dans l'ignorance du mal, dans l'inconnu de la souffrance et dans la réalité du bonheur!

Car l'homme, alors, ne travaillait pas.

Ce châtiment, que certains appellent une vertu, ne lui avait pas été imposé. Il ne lui devait point, comme aujourd'hui, son existence, son bonheur ou son malheur. Il n'en avait besoin ni pour son corps, ni pour son âme, ni pour sa foi, et sa chair, pas plus que son esprit, ne souffrait dans la douleur, dans la privation et dans l'appréhension de la mort. Se savait-il mortel, et ne dut-il pas, à l'heure de l'astre qui pâlit, du jour qui s'efface, de l'âme qui monte aux lèvres pour s'enfuir avec la vie, être épouvanté par le mystère de l'anéantissement? N'avait-il été créé que pour mourir? Et qu'était-il véritablement?

Oui, l'homme, devenu depuis l'humanité, a dès son origine, selon sa peine ou son châtiment, si vous voulez, mais selon sa nature, sa loi, sa nécessité et sa destinée dont nous ne voyons encore qu'une partie dans l'obscurité des temps et de l'avenir, travaillé avec une rare énergie et une incessante volonté de création, d'affranchissement et de bonheur. Il a travaillé dans le bien, dans le mal et dans l'espérance. Il a travaillé dans le progrès, dans la transformation et dans la révolution. Il a bâti, construit et détruit. L'histoire est là, les faits sont là et les ruines sont là. Les ruines elles-mêmes sont des matériaux d'édification, et l'humanité qui les fait ne veut pas être ensevelie sous ces ruines qui n'ont été que des créations imparfaites ou insuffisantes. Aussi le travail, éternel autant que l'humanité, continue-t-il avec plus de passion, de puissance et d'énergie que jamais, avec des moyens inconnus au passé, avec des forces nouvelles et nouvellement découvertes, dans une immense bataille industrielle où tous les combattants, dans la poursuite du bien-être pour beaucoup et du superflu pour quelques-uns, ont plus que le christianisme et la justice ne le permettent l'emportement révolutionnaire et l'acharnement impitoyable et criminel.

Et quelle est donc aujourd'hui, sous le travail humain, notre Babel *sociale et morale*?

Mais arrêtons-nous ici, pour cette fois. Un article de journal n'est pas un livre.

Et nous sommes inférieur au livre, qui est une œuvre.

J. GENTIL.

LA MONNAIE CHINOISE.

Une question qui aura son importance lorsque sonnera pour la Chine le quart d'heure de Rabelais, autrement dit l'indemnité de guerre à payer au Japon.

Une partie de ce paiement pourra être effectuée en espèces sonnantes et trébuchantes. Mais il y a cinq ans à peine il eût été forcément opéré en lingots.

La monnaie officielle chinoise n'a été créée, en effet, qu'à la fin de 1890. Jusqu'alors on n'avait connu, dans les ports ouverts de l'Empire du Milieu, que les dollars mexicains et japonais et la petite monnaie japonaise, ainsi que les pièces d'argent provenant de l'ancien hôtel des Monnaies de Hong-Kong.

Dans l'intérieur du pays, on avait de tout temps fait usage des lingots d'argent dont on détachait, à l'aide d'un ciseau et d'un marteau, une quantité de métal équivant à la valeur de l'objet acheté.

L'émission de la monnaie chinoise a été accompagnée d'un édit impérial qui en rend la situation obligatoire, sous peine d'un châtiment sévère.

Les pièces chinoises qui sont en argent, ont été frappées à Canton et ressemblent à des dollars. Sur l'une des faces est gravé un dragon.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald—A J Cady, St-Louis; Joe Coughlin et femme, Chicago; J H Pardue et femme, Saratoga; Jas Cumston, Boston, Mass; J H Pattison, Louisville, Ky; G M Bowes, Wm Cameron, White Castle, Lne; Jno J Bishop et femme, Waco, Texas; Mme J S Lowry, Philadelphie, Pie; Charles F Jackels, New York; P McIntyre et femme, Montpelier, Ind; S S Eaton, R J Farrington, St-Paul; J J White, Miss; W L Alexander, St-Louis, Mo; V S Wooley, Chicago, Ill; Wm Lawson, N Y; R Barthel, N O; A H Adair et femme, Smith's Grove, Ky; P Frank, N Y; F L Cox, Little Rock, Ark; L L Johnson, Binghamton, N Y; E F McLean, J Fregea, Cincinnati, O; Dr T M Tetterman, D A Hitchcock et femme, Detroit; Fred Clarke, Roseda'e, Miss; E H Craig, femme et fille, Veragup, Wis; H H Harris, Chicago, Ill; H Lyons, New York; Geo M North, Cleveland, Ohio; Leigh Wierman, St Louis, Mo; C D King, Texas; Smith Turner, New York; J R Maguire, Montgomery; Jno Wood, C M Powers, Decatur, Ill; H Peck, Chicago, Ill; Mme Chas Gorder, Mlle Jessie Oliver, Rochester N Y; L Zimmerman, New York; T J Neacy, Milwaukee; S A White et femme, Boston; Jno A McKay, Saginaw, Mich; G Alexander, ville; O E Fern, S Louis; E F Sencer, Chicago, Ill; R V Radford, Jackson; T S Forbes, Belock, Wis; M Rorabbaker et femme, Bottle Creek; Geo Elsestratt, Sioux City Ia; F Jones et femme, Maples, Ind; B Barthel, de la Ville; J Debert, Lutcher, Lne; J J Casey, C Campbell, Chicago, Ills.

Hôtel Schmitt—W C Watson, Est Liverpool, O; Alex M Thanhauser, H J Weiss, W H Latimer, S D Clapp, New York; S Wilson, R W Thompson et femme, Thos Crawford, Houston, Texas; Roy W Scott, Philadelphie, Pie; P L Dudley, H J Horner, Cincinnati, Ohio; A F Lempertz, ville; H P Harris, St Louis, Mo; V Kennedy, Nashville, Tenn; Thos Wilson, Boston, Mass; W R Lacey et femme, Worcester, Mass; W I Lambert, Meridian, Miss; Enrique Castillo Pul da, John N Sewell, Bluefields, Nic; Frank Hatch, Charleyville, Lne.

Hôtel Déséchaud.—Mme B L Paisal, Clarksville, Ia; Mme M Smith, Homer, Ill; W S Antley, Houston, Texas; Harry L Iceas, Vicksburg, Miss; E L Girard, Grenada, Miss; K B McMillan, Pt. Pleasant, Lne; W D O'Kelley, East Carroll, Lne; B Rillie, K Rubber, Evansville, Ind; Dr F Jones et famille, San Francisco; Allen Dancey, ville; J Amos Mitchell, Chicago; E S Watkins, Jacksonville; L A Thomas, Mobile, Ala; Gus Applyron, T P Pollister, Attumwa, Iowa; M J Bond, Clarksburgh, Miss.

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Venant d'être reçu de France des premières maisons, des feutres et autres articles pour la réparation de pianos, à laquelle je donne mon attention personnelle; plus de trente ans d'expérience. Spécialités pour les accords de pianos, ordres de la campagne promptement exécutés.

20 mars—

C. LAZARD & CO, LDT.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés

D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlets de la rue du Canal. 2me district

1er nov 92—1 an—mer. jeu. dim

MESSE FUNEBRE.

Une messe sera dite le samedi, 9 février 1895 à 8 heures A. M., à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de PIERRE BIALAS, les amis et connaissances sont priés d'y assister.

De la part de sa veuve et de ses enfants.

3 fév—1f

MESSE DE REQUIEM.

Une messe de Requiem sera dite, samedi, 9 février, à 7 heures, à la Cathédrale St-Louis pour le repos de l'âme VICTOR REBOUL. Les amis et connaissances des familles Reboul et Lagomarsino, ainsi que la Société des Enfants de la France, sont invités à y assister.

De la part de sa veuve. 3 fév—1f

SERVICE FUNEBRE.

Une messe sera dite mercredi 6 courant, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de VEUVE CATHERINE GRILLE, épouse de Louis Ta'azac, à 7 heures du matin. Les amis et connaissances de sa famille sont priés d'y assister.

MESSE DE REQUIEM.

Les connaissances et amis de feu LEOPOLD MERCIER sont respectueusement invités à assister à la messe solennelle de Requiem, qui sera célébrée pour le repos de son âme, à la Chapelle de l'Asile des Orphelins de Ste Marie, le Jeudi, 17 courant, à 9 heures. 3 fév—

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera dite, mardi, 5 février 1895 à huit heures du matin à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de FRANÇOISE SULPICE, décédée à Bordeaux, France. Les amis et connaissances des familles Eugène V. Sulpice et Raymond Serié, sont respectueusement invités à y assister. 3 fév—2f

SERVICE FUNEBRE.

Un service funèbre sera dit le 7 février, à 8 heures du matin, à l'église St-Maurice, pour le repos de l'âme de MME BAPTISTE PARAGNE, née Laurentine Poché. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.

3 fév—1f

MESSE FUNEBRE.

Il sera célébré vendredi, le 8 février, à l'église du Sacré-Cœur, rue Canal et Lopez, à 8 heures A. M., une grand'messe de requiem pour le repos de l'âme de feu MME G. PIRAINO. Les amis et connaissances sont respectueusement priés d'y assister.

De la part de son époux et de ses enfants.

3 fév—3 5 6 7

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Ancien No 139, Nouveaux Nos 537 à 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES,

Vins Blancs, Sauternes et Riesling

TO-KAY.

Angelica, Muscatelle, PORTO, SHERRY, CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY

Le plus pur venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août—1an

Aux acquéreurs de Privilèges et Musique.

Des soumissions cachetées seront reçues pour les privilèges de Bar, Restaurant, Vestiaire, etc., par la soussignée, jusqu'au 9 février, à midi, pour le Bal des "Ladies' Guibet M B A." au Odd Fellows samedi, 16 février. On recevra aussi des soumissions pour fournir la musique.

Miss FERNANDEZ, Sec. aux Minutes,

3 fev—3 9 469 rue Bourbon.

JULES ANDRIEU,

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU,

AGENT D'AFFAIRES,

Nouvelle-Orléans, Lne.

P. O. Box 113. 29jan—1an

P. LABAT,

Acquéreur des Caves Bordelaises,

Il a transféré les dites Caves

AU No 234 RUE PRIEUR,

Coin Bayou Road.

Et prévient ses amis, connaissances et le public en général, qu'il est toujours prêt à leur servir comme par le passé, les meilleurs vins et liqueurs à des prix modiques.

4 mars—1 an.

10 Sous pour des

Nouvelles Nattes de Chine et du Japon

Nattes de Belles Qualités

Posées à 15 sous.

Nattes de Splendides Qualités

Posées à 20 sous.

Lino'éum

A 45 sous et au-dessus.

CORTICENE ANGLAIS,

Le plus Parfait Couvert de Plan her Fait.

SEULS AGENTS

ENGLISH CORTICENE CO.,

Carrés artistiques de toute grandeur, à très bon marché.

Les meilleures Moquettes

Posées à $1.00.

Axminsters

Posées à $1.20.

Bruxelles

A 50 sous et davantage.

Stores de Fenêtres

A 50 Sous.

Superbes Marchandises pour Rideaux et Meubles.

DESCENTES DE LIT MIOTO.

A. Brousseau's Son

23 et 25 rue Chartres.

3 fév—1f

W. G. COYLE & CO.,

CHARBON. COKE.

Pittsburg, Anthracite, Alabama, Cannel et Coke de Gaz et Combustible.

Charbon en chalands pour planteurs sucriers.

BUREAUX.

Nouveau No 323 rue Carondelet, Ancien No 47, coin Union.

1er sept—6 m—Dim mar jeu

C'EST MAINTENANT LE MOMENT

DE S'ASSURER UNE BOITE DANS LA MAMMOTH SAFE DEPOSIT VAULT DE LA PROVIDENT SAVINGS BANK, POUR 1895. VENEZ VOUS ENQUERIR DE NOS PRIX. No 221 RUE DU CAMP. TOUTES LES COMMODITES SONT DONNÉES À NOS CLIENTS. 19jan—1m

Dissolution de Société.

Nouvelle-Orléans le 1er janvier 1895.—J'ai ce jour vendu à M Auguste C. Freitag mon intérêt et ma clientèle dans mon dépôt de Pharmacie Homéopathique et d'instruments de chirurgie à l'ancien No 150 rue du Canal, et sollicite pour lui le patronage de mes amis et de mes clients.

T. ENGELBACH.

Me référant à l'avis ci dessus; j'annonce avec plaisir à mes amis et au public en général, que je continuerai les affaires de Pharmacie Homéopathique et d'instruments de chirurgie pour mon propre compte d'une façon aussi soigneuse et attentive que par le passé et maintiendrai strictement la haute renommée de la maison comme qualité supérieure de médicaments et d'instruments de chirurgie pour laquelle elle a toujours eu une si enviable réputation.

AUGUSTE C. FREITAG.

6 jan—1 mois—dim et mer.

Avis.

Madame Veuve J. Anglade ayant cessé les affaires de prêt sur gages, depuis bientôt un an, prie tous ces personnes qui peuvent avoir des objets en gage à son magasin, de vouloir bien venir les retirer sans délai.

Coin Conti et Bourbon.

20 janv—1m